

Jeanne de la balle

Texte inspiré de l'ERRANCE EST HUMAINE
Valérie Schwarcz, comédienne - août 2019

Un soir, lumière pleine poire, Jeanne surgit de la tapisserie. Elle avait mis son manteau bleu pluie et des escarpins qui lui faisaient le pied coquin. Elle s'était collé une tête en papier et saluait tout le monde avec bonne humeur tandis que la petite voix lui cassait des morceaux de sucre dans les oreilles « *Ça suffit maintenant ton cirque, arrête ton char et autres balivernes...* » Mais Jeanne profitait de sa promenade en liberté, elle lançait les bras et les jambes en l'air, elle se pliait de rire, avec ses yeux de papier perpétuellement étonnés. La petite voix tentait de la déstabiliser en lui rappelant sans cesse son âge qui était bien avancé pour prendre ainsi des aises et des airs de princesse, mais Jeanne savait bien qu'elle pouvait tous les mener par le bout du nez, il n'y a pas d'âge qui tienne devant la joie d'être regardée, devant la promesse d'être aimée, et elle voyait bien que tout le monde lui souriait et ne demandait qu'à la croire.

«*Tu n'es pas toi-même*» lui disait la petite voix, «*tu ne sais même pas qui tu es.*» Comment je pourrais savoir qui je suis, je n'ai encore rien fait disait Jeanne, il faut que je fasse quelque chose, quelque chose de grand, ou alors de très petit, une caresse sur le cil d'un papillon. Elle balançait son manteau et ses chaussures, tourbillonnait dans une robe fleurie avec la grâce un peu désespérée d'une poupée de vitrine.

Elle avait chaussé des pantoufles velours, l'idée lui était venue d'être un chat, « *chat errant ou chat d'intérieur il faut choisir*», disait la petite voix, mais c'était une mauvaise idée, elle le voyait bien à la tête des gens, pas encore prêts à accepter ça, qu'on marche à quatre pattes dans la rue, «*n'importe quoi*» disait la petite voix, et c'était vrai, n'importe quoi pour rendre la journée plus intéressante, n'importe quoi pour échapper à l'ennui de la tapisserie, un pays où les jeunes ont aussi peur que les vieux, qu'est-ce que ça réserve comme avenir disait-elle, et elle se mit à secouer la tapisserie. Après plusieurs cabrioles elle pointa du museau: elle avait cinq ans et demi. Elle se retourna et fit face à une muraille de papier.

La muraille étant muette, Jeanne décida qu'il fallait la pousser dans ses retranchements. Elle se glissa derrière, car la muraille permettait le passage elle

n'était ni mur ni clôture. «Tu n'es qu'une feuille de papier gonflée d'importance, je vais te découper pour te donner des ailes». Elle découpa avec application et de façon assez mystérieuse, mais fut vite rattrapée par une sorte de logique qui voulait que tous les morceaux fussent égaux.

A présent Jeanne avait bien grandi, elle s'était vêtue de rouge et sa fantaisie cédait le pas à un autre mode de séduction, elle commença à flirter avec les lamelles de papier, à se glisser entre elles, à apparaître et disparaître comme dans une scène de film culte. D'ailleurs la lumière aussi avait changé, les gens dans le noir sursautaient comme dans un demi sommeil. Par la grâce de Jeanne, les lambeaux de muraille se firent torsades, statues, colonnes, elle se mit à jouer de la lanterne

magique, on ne voyait plus maintenant d'elle que des bouts de corps très attirants, pliure d'un genou, courbe d'une épaule, un sein magique et tant de cheveux qu'on aurait dit que Jeanne était sirène, et on entendait de petits cris gutturaux, rires dorés, des roucoulates, elle se foutait du monde, elle dansait sa liberté.

Il dut se passer ensuite quelque chose de grave, peut-être une méchanceté de la petite voix, peut-être l'annonce d'un événement si terrible qu'on l'avait déjà imaginé jusque dans les détails, pour que jamais il ne se produise en vrai, toujours est-il que Jeanne entreprit de manger les morceaux de papier, elle enfournait tout bravement comme autant de couleuvres délavées, à croire qu'elle voulait nous débarrasser une fois pour toutes des mauvaises nouvelles...elle disparut soudain à notre vue, sans doute s'était-elle absentée pour digérer et on en était soulagé, nous qui avions eu la respiration coupée, avec des haut-le-cœur de la voir avaler ces montagnes, des dégoûts soudains, ou de très vieux dégouts remontant de l'enfance, quand on avait la bouche pleine de granulés à avaler pour soigner quelque maladie imaginaire, alors qu'on vomissait tout bonnement de peur d'aller chez l'ogresse, la grosse femme qui gardait les enfants des parents distraits.

Jeanne avait disparu sous terre, emportant avec elle des secrets qui ne devraient pas remonter à la surface, tout le monde retenait son souffle, se demandait dans quel état elle allait revenir...Et la voilà qui revenait portant à présent une sorte de combinaison noire de soubrette brillante, elle avait envie de s'amuser, peut-être qu'elle avait vu trop de choses moches là-dessous, elle avait pas eu envie de s'attarder. «Tu vas quand même pas croquer toute ta vie, disait la petite voix, il faudra bien que tu fasses quelque chose de sérieux, de conséquent, manque d'ambition» mais Jeanne

avait mis sur sa tête un casque à dessins et ne l'écoutait plus. Elle dessinait comme une enfant ou une aveugle ou comme une enfant aveugle, c'était un prodige. Elle se faisait à l'envers des têtes de chat, des têtes de chien, des têtes de loup dans des histoires dont on se souvenait soudain, ou un dessin animé: Betty Boop avant que la censure ne rallonge sa robe !

La petite voix n'aimait pas la frivolité, elle ne cessait de lui dire « *il faut de l'action, il faut que tu produises quelque chose, quelque chose d'inoubliable* » alors Jeanne retroussa ses manches et mit un tablier, tombant ainsi dans le plus gros des panneaux. Le lendemain quand je retournais voir Jeanne l'atmosphère avait changé.

Ça s'était su qu'il y avait quelque chose à voir, ça valait le coup de braver le crachin d'automne. On patientait autour d'un brasero, on guettait la lune qui s'attardait derrière un nuage en forme d'ours. Quand Jeanne surgit de la tapisserie il y eut comme un frémissement. Je l'observai avec intensité alors que me revenait à l'esprit l'acharnement avec lequel je m'efforçais en fixant des heures un motif sur le tapis ou une tâche sur le mur, d'éprouver jusqu'au vertige la densité palpable de ma présence au monde. Je me sentais en pleine acuité et je regardais Jeanne comme si j'étais maintenant complice de son dessein, je vérifiais à petits coups d'oeil que l'expression de mes

voisins confirmait ce qu'elle attendait de nous, c'est à dire une forme de ravissement. Je fus très surprise de m'apercevoir que Jeanne prenait des libertés nouvelles, à moins que...j'avais complètement oublié certains détails...par exemple je crus qu'elle n'allait pas nous saluer et j'en fus quasi offusquée, comme si elle changeait l'ordre d'un protocole que nous avions établi ensemble, et la voilà qui se roulait dans la tapisserie sans même nous avoir adressé la parole alors qu'elle avait déjà régurgité son serpent de papier à l'aide de ses petits doigts agiles de joueuse de pipeau !

Mais surtout je découvris que les notes de violon, fragments décousus qui grinçaient son errance, ne sortaient pas d'une boîte. Il y avait là un vrai musicien, pas un homme de papier, qui attendait Jeanne, l'ami qui attend l'ami qui enfin sort d'une incarcération ou d'un sommeil de cent ans. Cet ami, qui se mêlait à la foule autour du brasero, était là par tous les temps, peut-être que sans lui Jeanne n'aurait pu sortir de la tapisserie, et qu'il suffisait qu'il soit là pour qu'elle sorte, il suffit parfois d'une seule personne pour que ça vaille la peine de faire un pas de côté...

Et Jeanne enfin nous salua, un sourire, un mot gentil, tandis que la petite voix, que j'avais complètement oubliée, lui susurrait « *tu as changé, tu as vieilli, tu as enlaidi, tu es ridicule...* » J'avais envie de souffler à Jeanne de ne pas s'inquiéter, elle n'avait pas d'âge, elle pouvait rajeunir ses cellules à l'infini, comme la petite méduse de Méditerranée, mais je me sentis soudain ridicule, comme si la petite voix ne s'adressait en fait pas du tout à Jeanne mais bien à moi; je me croyais à l'abri dans l'obscurité et l'anonymat mais la petite voix m'avait repérée, elle savait bien que j'avais les joues en feu, à patienter des heures pour voir Jeanne sortir de la tapisserie, comme on attendrait que la vérité sorte du puits, toute nue mais non sans attraits.

Les hommes se pendent et les femmes se jettent dans le puits, je pensais à cette phrase qui avait l'évidence d'un proverbe dans nos contrées, et je regardais Jeanne qui pour chasser mes pensées morbides avait décidé de chanter un air d'opéra, « *c'est un suicide* », lui dit la petite voix, et voilà, cette fois encore il me sembla que la petite voix m'avait débusquée, et je me retournai mal à l'aise vers mes voisins les plus proches craignant d'avoir pensé tout haut, je tombai sur les figures de l'épicier et de la buraliste, et je ne sais pourquoi je pensai tout à coup à la carte du pendu dans le jeu de tarots, comme si ces deux mots « *épicier* » et « *buraliste* » évoquaient plutôt des cartes à jouer que des vrais gens, ou un vieux jeu de société que j'avais gardé très longtemps dans lequel il y avait aussi une mercerie, une quincaillerie, une charcuterie...et pleins de petites cartes représentant ce qu'on pouvait trouver dans ces magasins, un petit croissant dans la pâtisserie, un petit fer à repasser dans la quincaillerie, des petites pièces de monnaie pour jouer à la marchande, acheter et vendre, et le monde des adultes s'ouvrait devant moi, un monde de prospérité, de petits commerces, d'espaces rassurants où chaque chose était à sa place, le canapé, la moquette, et la chambre à coucher...Oh secours Jeanne, chante-moi une chanson s'il te plait !

Le miracle fut que Jeanne s'exécuta. Elle dit qu'elle ne chantait pas très bien mais que c'est important d'essayer les choses et que la première fois laisse toujours une trace. La maladresse de Jeanne me fit sourire comme si elle avait parlé d'un escargot. Puis elle s'échauffa pour chanter avec une conviction comique, elle parvenait à nous faire sourire, ce qui sans doute était son but. Quel effort généreux : « *vas-y Jeanne, tu as raison, il faut tout essayer!* » Il faudra que je travaille dur disait-elle, mais je vais persévérer, et je me surpris à penser que si elle venait de faire la cantatrice avec ses

boas de papier, ça voulait dire qu'elle avait déjà crevé l'écran, déjà mis son imperméable rouge, s'était déjà débattu avec les tentacules de sa pieuvre de papier et avait déjà retraversé plusieurs séquences d'inspiration hitchcockienne, mais qu'est-ce que je faisais à ce moment-là, est-ce que je m'étais endormie?

Jeanne avait grandi dans la forêt, sa mère l'appelait à la corne de brume pour qu'elle rentre manger tandis que dans le bac à sable en bas d'un immeuble de banlieue je me bouchais les oreilles en entendant «à table!» hurlé du balcon à l'impératif peu appétissant. Aurait-il été possible que Jeanne et moi on se rencontre à l'époque des meilleures copines. Je ne voulais pas faire de danse classique mais j'avais les genoux «en d'dans» et le pédiatre qui m'avait prescrit des somnifères à cinq mois m'envoya faire des sauts de chat à cinq ans mais je baillais dans le lac des cygnes, j'étais tout à fait nulle, j'ai jamais eu les pointes et je savais faire le grand écart seulement à moitié. Pendant ce temps Jeanne devait s'entraîner à la roue et assouplir ses petits muscles pour faire une entrée remarquable dans les fêtes foraines, n'est pas fille de la balle qui veut moi je tombais des manèges.

En regardant les mollets de Jeanne je pensais à ces femmes qui se tiennent sur leurs talons avec désinvolture et élégance parce que la charpente est solide, l'aisance est affaire de colonne vertébrale, la scoliose est sournoise pour saper les ambitions artistiques, le lac des cygnes tu parles, c'est plutôt la mare aux canards, et je souriais dans le noir tandis que la roue de Jeanne révélait une culotte jaune d'une décence toute sportive et que tombait des cintres une suspension d'où se déroulaient des pans de papier formant une sorte de cabine de douche version japonaise pas du tout étanche. Dans la cabine magie pure, Jeanne s'illuminait de rouge, de jaune, de bleu, les distorsions de son ombre chinoise nous créaient de l'émoi, combien sont-elles là-dedans, je regardais la bouche bée de la petite fille d'à côté, tandis que Jeanne commençait sa disparition dans les enfers, dans une trappe que je n'avais pas remarquée plus tôt.

C'est là que me revint ce rêve de la trappe sous le tapis dans la maison de ma grand-mère, qui débouchait dans un tunnel dans lequel j'étais poursuivie par des tueurs à couteaux. Non je n'avais pas vraiment lu Alice, nos rêves peuvent copier des livres que d'autres ont lu pour nous. Dans cette maison hantée une petite fille joue éternellement au nain jaune avec une grand-mère dont les larmes ruissellent sur les rois sur les dames et même sur les valets tandis qu'à l'étage une vieille tante alitée se repasse à l'infini le même vinyle éreinté et qu'à la cave une jeune lectrice aventureuse,

derrière une pile de romans sucrés, découvre Son Altesse Sérénissime en planque avec Emmanuelle et en frémit d'un émoi primitif à califourchon sur un âne à bascule. Quand Jeanne ressurgit des Enfers elle fut sommée de se mettre en action. Ayant échappé si ce n'est à la mort du moins au code de la route, elle décida de réaliser quelque chose d'inoubliable, une œuvre monumentale, une cathédrale, un pâté impérial...

« Qu'est-ce que c'est que cette névrose artistique, disait la petite voix, pourquoi pas vendre des assurances pendant qu'on y est ? »

Le lendemain Jeanne prit un jour de repos. Je croisais ses compagnons, des hommes paisibles qui racontaient des anecdotes d'une voix mesurée, tout en faisant des monticules de coques de pistaches. Le musicien raconta qu'il avait un jour accompagné un japonais, bête de scène, fils de samouraï, qui faisait *le cri qui tue* pour se débarrasser des importuns ou des tire-au-flanc, ce qui me rappela instantanément cette publicité pour une barre de chocolat dans laquelle une femme et un lion rugissaient face à face et je réalisai avec stupeur que cette femme qui grimpait la colline pour se retrouver face au lion qui surgissait de l'autre versant, c'était...Jeanne! Jeanne aussi, Jeanne déjà, la petite fille en pull rouge du calendrier des postes qui posait avec un berger allemand, et cette révélation me troubla davantage que le fait que ce calendrier était resté des années au mur de la salle de séjour de la maison de ma grand-mère, comme si le temps s'était figé, et que toutes ces années d'enfance interminable n'en avaient été en fait qu'une seule s'écoulant tristement sous le regard de Jeanne qui souriait du haut du calendrier.

Jeanne devait commencer son tour de France à Elbeuf, un nom qui ne m'évoquait rien, ou alors un vague pâturage normand, mais il n'y a pas de « o » à Elbeuf, me dit un des compagnons avant de grimper dans son semi, « et t'as vu qu'on a grignoté ta carte » et il démarra en rugissant lui aussi. J'avais déployé une carte routière dans l'idée de mettre des petites épingles pour chaque ville-étape, à tête rouge si je pouvais y être, jaune si pas. Mais ce que j'avais pris pour une petite déchirure quand la carte était encore pliée, s'avéra être un trou en forme de trognon de poire qui rendait plusieurs régions impraticables voire inexistantes.

Suivre Jeanne, être là au sortir de la tapisserie, comme au lever de la reine, de peur d'oublier un détail, une impression, une couleur et jusqu'à l'ordre d'évènements peut-être minuscules mais tous choisis avec rigueur et minutie. Jeanne parlait peu mais elle

avait un corps qu'elle pouvait plier à sa volonté. Elle pouvait dire à ses bras et à ses jambes de lui obéir au doigt et à l'oeil, elle pouvait marcher sur la tête et elle imitait des cris d'animaux préhistoriques. Elle participait à des concours, elle réussissait, on voulait qu'elle passe par là et là, elle finissait toujours par se rebiffer et passer là où elle voulait. C'était en tous cas

une sorte de biographie officielle destinée aux admirateurs crédules, car il était évident pour moi que le combat que Jeanne avait toujours livré était avec la petite voix. Je me demandais s'il était possible que sa petite voix et la mienne ne fassent qu'une. Je me demandais si une même petite voix avait à sa disposition, et pour ainsi dire sous ses ordres, tout un cheptel de petites filles qu'il fallait guider dans le chemin tracé droit par on ne sait quel géomètre, à l'abri de toute déviation. Aujourd'hui il me semblait pourtant que Jeanne n'écoutait sa petite voix que d'une oreille, elle pouvait soutenir ses railleries et ses provocations, ce qui sûrement était le fruit d'une longue maturation, à moins que son enfance sauvage ait déterminé son rapport initial avec la petite voix, un rapport fait non plus de soumission et de défiance mais de compagnonnage espiègle.

Une enfance sauvage mais pour autant exposée aux regards, en tous cas aux objectifs, me disais-je, peut-être une façon d'acquérir très tôt une autonomie financière. A moins que la petite fille du calendrier et la jeune femme de la publicité ne soient pas vraiment Jeanne, mais des rétro-projections de mon esprit illuminé par son apparition.

En fait j'ai toujours pensé que la petite fille du calendrier me ressemblait, et que c'était sûrement moi, prise en photo à mon insu avec un berger allemand, le problème étant que nous avons un cocker et pas du tout un berger allemand, d'ailleurs les bergers allemands me faisaient très peur, je n'aurais sans doute jamais pu en serrer un dans mes bras, le visage si près de sa grosse gueule. (ces chiens ont maintenant disparu je crois, on en voit plus un seul courir silencieusement du fond du jardin d'un pavillon de banlieue et se jeter en hurlant contre le portail au moment où vous passez sur le trottoir, vous faisant lâcher votre cartable et faire un bond d'un mètre de terreur.) Nous voilà donc au point de départ, je m'inventais des sosies de partout, il fallait toujours que je ressemble à l'une ou à l'autre, mais je ne voyais dans mon entourage proche que d'horribles figures de tantes ou de cousines qui épouvantaient mes rêveries.

Qu'est-ce qui motive Jeanne à sortir de la tapisserie si ce n'est la certitude d'être regardée. Il y a des gens qui ne peuvent vivre sans le regard des autres, d'autres ou parfois les mêmes qui vivent sous le regard des absents qu'ils ont aimés. Mais tous convoquent des fantômes. Quels sont tes fantômes Jeanne ? Pour quel mère absente, quel frère quel ami disparu t'extirpes-tu de la toile que tu as patiemment tissée ? Et quels sont ces visages que tu traces rageusement sur la fresque ? « *Je bats comme des cartes malgré moi des visages et tous ils me sont chers.* » Tu es trop jeune pour bien des guerres et pourtant, ces corps disloqués, ces membres épars, qu'est-ce que ça veut dire ? L'âme sœur est-elle condamnée à finir en torsions dans un baquet de lavandière ? Il faudrait des paquets de mouchoirs pour éponger un tel désastre. Jeanne aurait fait de nous des voyants, elle nous aurait donné la connaissance pour s'en aller sur un chemin sans guide, au risque de tomber dans la fosse ? Il me faudra plus que les secondes réglementaires pour revenir au réel et applaudir quoi ? Si nous savions prier c'est ce qu'il faudrait faire au lieu d'applaudir comme des abrutis télévisuels. Heureusement qu'on ne nous a pas dit quand il fallait rire. Je voudrais rester assise à cette place maintenant chaude. Mais nous voilà sommés de quitter les lieux à la queue leu-leu et d'aller nous agglutiner devant quelque chiche buffet, le troupeau qui regagne l'étable a plus fière allure et s'épargne les commérages. Nous qui formions communauté, amoureux des élans de Jeanne, étions redevenus des individus bêlant des opinions et sortant des agendas, qu'est-ce que tu vas faire demain ? Et après-demain ? Là je bois un verre de vin et après-demain je serai peut-être morte je n'ai pas prévu de vivre trop longtemps, le jeu de l'éternité c'est terrifiant si on y réfléchit vraiment. En présence de Jeanne le temps est déformé, enfin dans le meilleur des cas, quand elle est en forme, et qu'elle nous tient suspendus à son temps à elle qui n'est pas portable. Il y a même des fois où on la voit double, par un effet d'optique ou un effet hypnotique ou vice-versa. C'est l'aura tout simplement, mais rien de simple là-dedans, c'est un phénomène très étrange que tout le monde ne voit pas en même temps, auquel tous ne sont pas réceptifs, il faut avoir du désir et pas un dîner en ville après, mais Jeanne de toute évidence privilégie la campagne.

Il y a des rendez-vous à ne pas manquer. Et il y a les mauvaises rencontres qui jalonnent un chemin pas toujours éclairé. Je me demande si Jeanne aurait répondu à des petites annonces, se serait laissée embarquer en bordure de nationale ou dans une cabine d'essayage... aurait-elle bu ce jus d'orange, se serait-elle sentie comme un

bonbon prêt à fondre ? Pubis rasé et fourrée la praline, une telle naïveté ne s'invente pas, où donc était passé la petite voix, ou alors quelqu'un aurait-il manqué de vigilance? Même tout un troupeau d'oies blanches ne pourrait se trouver en pareille posture...Passons, le photographe de mes fesses s'est finalement fait rattraper par la patrouille, il en a pris pour quinze ans, on s'en réjouit parfaitement.

A l'époque où Jeanne était à l'école buissonnière, je devenais une élève appliquée et même impliquée dans une sorte de chœur d'Electre : c'était le *Fabuleux Temps des Commencements*. Mais pour avoir sa carte d'Electre il fallait un *point de vue*, il fallait mettre son Electre en situation. Par exemple la faire jouer aux échecs et dire une réplique à chaque fois qu'elle bougeait une pièce, mais c'était pas très convainquant, une fois tous les pions perdus, les fous, les cavaliers et la reine en échec, la cause d'Electre n'avait pas avancé d'un pouce. Alors germa l'idée de mettre Electre en cuisine à éplucher des légumes pour la soupe du soir, pas fière Electre, très populaire (le directeur de l'Ecole était marxiste), en pelant des oignons, elle en rajoutait une couche « moi moi je suis malheureuse » elle avait une manière de brandir le couteau de cuisine qui faisait craindre le pire pour sa mère adultère «le chagrin que je cache me glace» disait-elle, et le directeur de se fendre. J'avais trouvé un chemin à la lisière du tragi-comique et j'y suis encore, à chercher des pépites. Sortir de la tapisserie, entrer dans l'arène, un faux pas et c'est la mise à mort. Et en même temps c'est fou, sortir de la tapisserie, c'est comme entrer dans sa cuisine, avec l'évidence d'aller se faire une tartine. Sauf que cette tartine c'est La Fameuse Tartine, tu pourrais raconter toute l'histoire du champ de blé dont les épis ont fait la farine du pain de la tartine, et la levure qui gonfla amoureuxment la pâte, et toi-même beurrant la tartine tu es dans une réalité augmentée, parce que peut-être qu'après avoir mangé la tartine et essuyé les miettes sur la table et le beurre à la commissure, tu vas avec ce même couteau à pain poignarder dans le cœur le mari de ta mère qui lit le journal dans la pièce à côté et puis retourner tranquillement essuyer la vaisselle, sans même te rendre compte à quel point la lumière est mauvaise.

Je ne comprends toujours rien à ce mystère de la présence. J'entends dire que Jeanne, après la campagne normande, aurait été aperçue dans un hippodrome mais où sera-t-elle demain, il faudrait plus qu'un calendrier des postes pour le dire. Il semble que tout soit programmé à l'avance par des entités conspuées et évasives qui ont pris des positions dominantes dans le paysage. Autrement dit Jeanne n'aurait plus la maîtrise de son temps, elle ne sortirait de la tapisserie que sur commande.

Hier pourtant nous avons exploré librement des territoires que Jeanne a sans doute traversés. Je dis nous car c'est de nous qu'il s'agit, gens des hauts plateaux, perchés comme on dit, pas dans le sens commun. D'abord on rit beaucoup, on s'amuse, on fait des expériences, il y a des choses qui nous tombent dessus, on manque d'être éborgné ou étouffé, tout ça exige rigueur et persévérance. Pour se débarrasser de toute appréhension chacun ses expulsions, l'un pète, l'autre rote, moi je baille et j'éternue. Et puis c'est le temps hors du temps, matière en suspension. Je suis bien, je suis tellement bien. Je ne sais plus si je suis une femme, une limande ou une grue sauvage. Je ne sue plus, je ne secrète plus, je n'ai plus de larmes. Je n'ai plus rien qui pousse, plus rien qui s'agite. Je suis très vieille et pas encore née. Suis-je ma mère, ma fille, ma grand-mère, je traverse les siècles en un battement de paupière. Je ne suis plus désirante, plus envieuse, plus nerveuse, plus de terminaisons. Je flotte à l'infini dans le bruissement du monde. Et puis musique, et la roue qui tourne, et ça s'agite à nouveau, ça espère, ça désespère. La vie est passionnante quand elle se représente.

NOTES FROM A WANDERER

Simon Parker, writer - 2019

Simon Parker is a London based writer, teacher and performer who works across artforms, collaborating with visual artists, dancers and physical theatre makers. His shows have been staged in London, Edinburgh and California. Most recently he has been a finalist for the Galtelli Literary Prize, longlisted for the Bruntwood Playwriting Award and highly commended by the BBC Writersroom. Simon also runs creative writing, reading and drama groups for the homeless and vulnerable of London.

A woman appears. She wears a chalk blue coat, seams cut from the fifties, a nineteenth century paper mask, a cut out cutting her off. Blue court shoes lift her, shape her, levitating heels two inches from the ground. Who is she? She stands unmoving, staring at us, her audience, her mirror, her her. She appears confident, or riddled with doubt, unable to make an appearance or... Her left arm is raised, hand holding up the curtain from which she has emerged. Is this gesture protruding from the uninhibited certainty of Self, "Look at me", or is she clinging to the velveteed seascape folds, uncertain whether to let it fall, her feet heard running away never to be seen again? We are looking, watching, judging, waiting. Who is this woman?

A ripple of anxiety runs through the audience
She waits. We wait. Is she what we want? Are we what she wants? Is she what she wants? Should she present herself to us, are we presentable to? The mask renders her comic and tragic, threatening and pitiful. What mask lies beneath that mask?

Her hand drops, her foot is lifted, held. The walk gives one away, the walk makes one's way, we must walk one way or another. Knee bent, the foot hovers. The tentative, agonising descent to terra firma is a journey, a step into the unknown. The ankle twists, the foot turns. What will this turn out to be? Touchdown. One step at a time. One small step for womankind.

Heel. Heal. I'll go on. Another lifting, another looking for a place to land. Footfalls.

Whose footpaths are these?

The space is explored. A path taken. Feet fall more regularly. The shoes must go. Her feet slide free but they are cast.

Statuesque. Design has deformed foot. Custom has triumphed. The empty space between heel and ground is full. Toes

take the weight, all that she must carry. Habit holds us in pain.

Whose shoe is it anyway? The magical thinking of men who set out to change women: Lucia Berlin, the great American

writer, had a husband, a sculptor, who made her sleep with her face into the pillow, hoping to correct the nose that wasn't

quite right. He could create the face that he wanted to look at. She left him, taking her imperfectly perfect nose with her

A discovery: my heel can resist, fight, the pressure to totter can be tramped down. A return to nature: the foot, flat and firm,

on the ground leads to a recasting, euphoria. The ecstatic dance of liberation that won't be allowed to last. Seize it while you

can, the space, their eyes, your liberty, that seascape which hid you. Haul it down. Howl with delight.

Swallowed in the seascape, a skirt's fold enfolding her. Buried beneath the weight of what she must wear. Fashion

constricts: you must fit in, you must fit into it. The bustle bursting forth, the collapsing farthingale, a material swamp. Not

waving but drowning. Collapse

Resurrection?

A rectangle of paper. The blank slate. Something to hide behind, something to emerge from.

How? Who determines what marks will be made?

Slit. Slice. Cut. Score. Gash. Carve. Sliver

Strips of paper torn free, become her shield, her hair, strands, she is Medusa, limbs freed, unruly locks, sheets torn, she

is hair, an untutored semaphore: see me, I'm free

The shower curtain, the cubicle, the wardrobe. A transformation, a disappearance.

Now you see me, now you don't. Limb,

face, finger, shoulder. The leering eyes of peeping tom. The pornographer's glance rendering her absent. No thing. Paper

thin, she is blown away with an insatiable rustle

Every woman has to eat her own face off. Every woman has to eat her own face off and look like she is enjoying it

The bird is drowned. This feather brained fantasy of a washerwoman who must toil,
cleansing all. Plunging these wild
women, these silly geese, Leda's swan, into the water. The weary world returns. What
must be done. Clothes must be
cleaned, women must be dressed, hair must be dressed up. Water, fountain of fertility,
can give birth to another type of
woman. The frelance. Paper pasted to hair raising heights, a tower that might topple,
a head that must not wilt under the
weight. No such luck for Marie Antoinette
Cut